

JEUNES DE LA RUE EN COTE D'IVOIRE

Eliane de Latour

in Etudes – Avril 2005, Ed IRD.

Cinéaste et anthropologue, je me suis intéressée en Novembre 97 à un phénomène particulier de la criminalité en Côte d'Ivoire, celui des ghettos, ainsi nommés par ceux qui occupent ces lieux. J'ai travaillé en milieu ouvert et fermé. Le travail en prison me permettait d'avancer plus vite car j'avais accès rapidement à de nombreux ghettomen; l'enquête en ville, plus lente, me permettait de voir les lieux, de sentir les mouvements du ghetto la nuit, le jour. Le but de cette enquête était un long métrage, carte majeure entre mes mains qui intéressait vivement mes interlocuteurs. Etre le sujet d'un film qui allait les raconter, être en quelque sorte les nouveaux Wesley Snipes d'Abidjan leur plaisaient. Je serai arrivée en disant : je viens faire une thèse, un article, un documentaire, l'enthousiasme aurait été sans doute moins évident et je n'aurai pas bénéficié, de la même manière, des facilités et des protections qu'ils m'ont offertes.

Comprenant que pour les ghettomen ivoiriens l'essentiel était de *sortir du darkness*, une fois mon film « Bronx Barbès » fini, j'ai suivi leurs filières clandestines en Angleterre, en Espagne, en France. J'ai ainsi réalisé « Les Oiseaux du ciel » qui sera sur les écrans courant 2005.

Dans un pays où 60 % de la population a moins de 20 ans, comment comprendre ce qui guide les nouvelles générations des zones urbaines, celles qui actuellement se manifestent par milliers quand il s'agit de piller sous la bannière des Jeunes Patriotes et, par petites centaines, lorsqu'il faut répondre à l'appel de Blé Goudé, *Général des Jeunes*, chef des Patriotes, pour faire des *sit in* ou entourer de barrières le 43 ème Bima ? Sans oublier celles qui gardent le silence, une grande majorité qui se méfie et ne se reconnaît pas dans le spectacle offert par ses congénères.

Les analyses qui portent sur la Côte d'Ivoire s'opèrent trop souvent à

travers des logiques binaires : nord/sud, tradition/modernité, ville/campagne, musulmans/chrétiens, tribu/démocratie..., un système d'opposition qui empêche de comprendre la pratique sociale par principe labile, réversible. Que la géographie soit physique ou mentale, les concepts de " territoires", " identité ", « parenté », « religion »... comme mode d'appartenance unique conduisent à la simplification et au grossissement. Un danger quand les gens pensent n'avoir que ces catégories pour se désigner, catégories auxquelles ils ajoutent éventuellement quelques caractéristiques, même si leur vie personnelle révèle une complexité qui infirme toute idée d'homogénéité ou de classement rigide. Seule la mise en relief de paradoxes, de contradictions peut éclairer les moteurs de l'action et de la pensée.

Les dernières crises qui ont traversé le pays ont eu des résultats désastreux sur les couches sociales déjà fragilisées. Dans « les quartiers », tout le monde vit à crédit, autrement dit à l'intérieur d'une économie virtuelle qui fragilise le tissu social. Une économie de débrouille plus que de travail, consacrée par une expression : *ça va, je grouille toujours*. Une autre dette, symbolique elle, pèse tout autant sur les comportements, *la dette de vie* : la prise en charge des vieux parents et des petits frères. Un devoir qui, s'il n'est pas rempli, peut se traduire par une malédiction. Avoir reçu la vie constitue une créance existentielle dont on doit s'acquitter avant tout par le respect de la mère qui a mis au monde. L'individu doit distribuer avant d'investir pour lui. Cette obligation provoque des crises à l'intérieur des familles dans les « quartiers » qui se développent comme des villages avec une coercition sociale forte. Les nouvelles générations veulent être autonomes : *gagner pour soi même*.

Au sentiment d'étouffement économique et social, les jeunes citadins pauvres opposent une quête de liberté, une utopie qui mène toujours ailleurs, toujours plus loin et qui s'inscrit dans une culture urbaine très largement partagée, des *ghettos* au monde du travail. Ils parlent et pensent *nushi*. Le sentiment d'appartenir au même univers lie l'ensemble des « *bra môgô* », frères qui partagent les mêmes valeurs, les mêmes « galères », les mêmes rêves.

La guerre voisine du Libéria a intensifié la circulation des armes, et renforcé la figure du *guerrier sans pitié*. En même temps, le développement des moyens de communication place la jeunesse en phase avec d'autres nouvelles générations de

citadins repoussées dans les cités, les ghettos d'Occident. Dans un double mouvement en spirale, les jeunes sont, d'une part, tirés vers le fond, dans une insignifiance accrue ; et d'autre part vers l'illusion que les belles places sont faciles à prendre. Les réponses progressives et locales sont délaissées au profit d'une aspiration planétaire tributaire du hasard, ce pourvoyeur anonyme de destinées.

Les jeunes restent écartelés entre un imaginaire qui les porte ailleurs, dans une volonté d'héroïsme singulier et une réalité sociale qu'ils ne mettent pas vraiment en cause : respect de l'antériorité, formes de solidarité, *dette de vie*, codes d'honneur. C'est dans ce va et vient entre la marge et la société qu'on peut saisir l'ambivalence au fondement de la vie des moins de 30 ans.

La fiction de soi

L'idée que les enfants connaissent des existences définies par la naissance s'éteint. La destinée collective ne peut plus empêcher l'empreinte personnelle. Les jeunes se projettent individuellement à travers des mythologies qui mêlent les valeurs anciennes, celles du kung fu, de l'idéal petit bourgeois, du rastafari, du hip hop, des actions héroïques qui amènent au surpassement : « comme au cinéma ». Ils sont épris de grands voyages initiatiques plus que de nationalisme étroit. Ils fonctionnent en réseaux plus qu'en territoire. Les murs de leur chambre peuvent être couverts d'immenses drapeaux américains même s'ils honnissent les USA en Irak. Ce n'est pas contradictoire : l'Amérique de la guerre n'efface en rien l'Amérique mythique de l'accomplissement individuel à partir de zéro, l'utopie de tous les possibles. Leur mode de pensée profond, individualiste et universaliste, n'intègre guère les barrières ethniques et religieuses, sauf le temps d'un pillage, d'une fête, d'un meeting qui rendent possible la démonstration de soi dans la surenchère ; ou d'une distribution de nourriture, d'argent nécessaire en ces temps difficiles. « *Tu es ethnique* » est une insulte.

Entre eux, ils se dénomment très souvent *chercheur*, *créateurs*. Les *créations* (hauts faits, bonnes actions, réalisation de projets, invention de mots etc) identifient leurs auteurs. Ils tentent de se construire par des récits uniques, si possible flamboyants, consacrés par de nouveaux « baptêmes ». Au nom qu'ils ont reçu passivement à la naissance, et qu'ils transmettront par les liens du sang, ils en

ajoutent un autre (*nom de ghetto*) pour le “ donner ” à la postérité à travers la scène publique. Ils puisent dans un panthéon de héros qui viennent du sport, de la musique, du cinéma, du politique (au sens “ d’hommes forts ”), marquant ainsi leur individualisme à l’occidentale (*chacun cherche sa tête*). Mais l’histoire du nom se rattache aussi aux codes d’honneur qui s’établissent dans la société avec sa contre partie de honte (*le drap*), vieux fond ancestral toujours vivace : c’est le regard des autres qui sanctionne en faisant ou défaisant la personne (*gâter son nom*). Pour une large partie, l’humiliation publique est probablement pire que n’importe quelle blessure physique en privé.

Dans la culture « *nushi* », le nom doit prolonger l’individu au-delà de la mort dans la mémoire des hommes. Cette trace doit être à la fois en continuité et en rupture avec la société qui les entoure. Elle vise la légende et la transmission du nom aux *fistons*, les enfants symboliques qui se le réapproprient en faisant la renommée, l’honneur du *créateur*.

La société ivoirienne est une société particulièrement ostentatoire. La valeur de la personne passe par ses actions d’éclat et par sa capacité à posséder des objets qualifiants : voiture de marque, cigare, habits chers, maison luxueuse...

Le “ *Jahfoule* ”

Le dépassement de soi s’inscrit dans la compétition, le *jahfoule*. Le jeune individu moderne doit être associé aux grands rêves communs : le *guerrier qui a gros cœur* (vaillance), le possesseur d’objets/signes de pouvoir, le donateur généreux. Le courage lié à la générosité va de pair avec une valeur cardinale: le respect imposé à travers le défi. La compétition se joue dans tous les domaines de manière spectaculaire. Le *guerrier* doit *jahfoule*, litt : tuer la foule, maîtriser la foule. Deux possibilités pour cela, la terreur ou la fascination. On *jahfoule* par la violence, la parole et le geste puissants qui font peur : image du *guerrier sans pitié*. On *jahfoule* par le *show*, l’exhibition, la séduction : image de la star internationale. Le mouvement hip hop a déjà consacré ce genre d’attitude par la *gangsta*, ceux qui s’imposent dans le regard de tous avec des comportements *choc*, dans le *hip*. Tous les moyens sont bons pour être au dessus des autres.

Le *jahfoule* est si important aux yeux des jeunes Ivoiriens qu'à mon sens il explique en partie la naissance du chef des Jeunes Patriotes, Blé Goudé. On peut imaginer (peut être de manière un peu provocatrice) que le jour où Blé Goudé a découvert Guillaume Soro en chef de la rébellion à la télévision, il a dû se sentir en reste. Soro et lui étaient ensemble à l'université. Ils ont le même âge, ont fait le même cursus d'anglais couronné par la même absence de diplôme. Ils ont participé aux mouvements étudiants, ont dirigé chacun à leur tour la FESCI . Du jour au lendemain, Guillaume Soro se retrouve devant la presse internationale, entouré de types armés avec son nom qui *jahfoule* partout. Il n'y a aucun principe d'antériorité entre eux, ils sont pairs. Pour Blé Goudé, c'est un « *drap* », une honte qu'il faut réparer en affrontant et en se baptisant *général des jeunes* de manière à parader, lui aussi, dans le monde des médias. **Il est probable que cette lutte ne donnera pas un vainqueur mais qu'ils s'effaceront ensemble de la vie publique.**

La mise en spectacle est importante, mais ce qui en est dit est essentiel. Plus l'invention, l'exagération, le fantasme sont énormes et absorbés, plus l'individu est réellement grand. Cela se conjugue avec la capacité à posséder des objets valorisants qui disent la personne encore plus que la parole. Une kalachnikov est un objet qui permet de " tuer la foule " (en vrai et symboliquement). L'arme ou le pouvoir donné à ces jeunes gens n'est pas seulement dangereux parce qu'ils sont inexpérimentés mais parce qu'ils en usent dans le cadre de compétitions internes, des compétitions non organisées, sans limite, tant que le regard des autres les soutient.

Le temps, le pardon

Les jeunes se propulsent dans un temps immédiat du « tout, tout de suite », dans leur langage cela donne : *en même temps est mieux*. On le voit par exemple avec le développement du *maga tapé*: taper un coup rapide. Entrent dans cette pratique toutes les formes d'escroquerie, les détournements, les *je retiens* (gratter des petites sommes). Il est urgent d'accumuler quand on ne sait de quoi demain sera fait. Cela va du haut en bas de la société : un homme politique ne sachant pas s'il va garder le pouvoir cède à la corruption, le comptable va faire des *je retiens* sur le propriétaire du magasin. Les policiers sont postés à tous les coins de rue pour faire du racket sur les voitures. Le détournement instantané, partout, tout le temps, est une forme

de prévision *en cas de cas*, comme on dit.

Les jeunes fragilisés ont une relation double au temps, l'instant auquel actes et désirs sont soumis, l'ultérieur auquel se trouve repoussé l'accomplissement de soi. Plus loin, plus tard, quand Dieu aura voulu. *Il faut te patienter, ça va aller*. Phrase mille et mille fois entendue. Les attentes infinies, la capacité à résister à la vacuité, semblent presque inscrites dans les corps. Le temps devient liberté lorsqu'il est nié par l'abolition de la durée ou par un découpage en "rien puis tout". Cela donne une place particulière à la croyance religieuse. « Dieu » (sous toutes ses expressions) permet de placer la vie entre une absence de responsabilité car « Il dispose », et une attente infinie car « Il propose ». A l'homme, la recherche des meilleures protections : être *kanké*, couverts magiquement, pratiquer sa foi avec dévotion ou toute autre solution à soi.

De manière générale, les gens font des parcours spirituels à travers ce qui leur est offert : ils cumulent ou passent d'une confession à une autre. La religion est un des multiples lieux d'émancipation pour un individu pieux qui trouvera dans ces réseaux une place personnelle nouvelle au regard des assignations familiales. C'est d'abord et avant tout une affaire privée. La *gangsta* d'un côté et dieu de l'autre : c'est la rencontre de la vitesse et de l'éternité. Attraper son rêve et accepter sa souffrance. Le pardon permet de continuer ou recommencer, autrement dit espérer.

En Côte d'Ivoire, le conseil et le pardon sont des notions qui parcourent les relations humaines en toute occasion : le conseil les noue, le pardon les dénoue lorsqu'elles sont tendues par un conflit. Ce sont des digues face aux déchirures sociales : le pardon d'une des parties désamorce généralement la violence; le conseil est indispensable pour progresser, limiter les mauvaises pulsions, faire des choix raisonnables. La valorisation de soi passe par la capacité à donner des conseils et à pardonner. L'ordre d'antériorité repose sur ces capacités.

La belle idée qu'un homme n'est rien sans un autre à ses côtés est partagée par tous. Lorsque ces stabilisateurs de la vie quotidienne disparaissent, la lutte fratricide devient meurtrière, cruelle. Mais quels que soient les dommages ou crimes subis, la demande de pardon peut réparer. C'est une manière de voir le monde qui construit encore citadins et villageois aujourd'hui. Autrefois, la pire des

punitions était l'exil. Le terme " prison " n'existe pas dans les langues côtières en dehors des dérivés du français. On intègre ou on rejette, mais on ne garde pas le mal à l'intérieur. L'essentiel n'est pas de s'aimer mais de pouvoir vivre ensemble.

De la rue aux grandes manifestations politiques, le pardon est au centre de la vie. Un geste –les mains ouvertes autour du visage– en est le signe. Les ennemis d'hier peuvent devenir les amis de demain, comme Bédié et Ouattara qui s'unissent après avoir été séparés par le pire : Bédié est l'inventeur de l' « ivoirité » (préférence nationale) qui a éliminé Ouattara du jeu électoral. Aujourd'hui, ils deviennent frères à nouveau. Ce n'est pas incompréhensible à l'homme de la rue : « Ouattara sait pardonner », « Bédié a été le parrain de Ouattara aux USA quand il était jeune », « ils montrent que la fraternité dans l'adversité est le meilleur remède », « on est d'abord frères et puis après on cherche pourquoi c'est intéressant d'être frères » etc...

Celui qui est connu pour ne pas pardonner, garder rancune, est très mal vu. Le *guerrier* de cité aujourd'hui sait que la force sans ce don du cœur n'est rien en terme de reconnaissance.

Une fois le pardon accordé, la page est tournée, une nouvelle histoire peut s'écrire. Difficile à comprendre pour les Occidentaux, pris dans une société où les relations sociales sont de plus en plus formulées en termes de bourreaux et de victimes avec la judiciarisation comme corollaire. En Côte d'Ivoire, le passage de la plus extrême violence à l'embrassade est possible car celui qui a accordé son pardon change le sens de la relation : il n'est plus celui qui subit, mais celui qui agit. Il devient plus " fort " que celui qui est absout. Il n'est pas rare de voir des filles de ghettos qui ont été violées, pardonner à leur tortionnaire, et même l'aimer. C'est leur manière à elle de surmonter cette infamie, cette meurtrissure, en redevenant celle qui choisit.

Dans une société où le pardon a une telle profondeur, chacun va prendre une partie des fautes de l'ennemi sur lui.. C'est une donnée fondamentale pour lire le politique. La Côte d'Ivoire n'est ni la Sierra Léone, ni le Libéria, encore moins le Rwanda.

L'appartenance politique

L'affirmation politique reste complexe. Pas un programme qui ne soit exactement comme celui du voisin. Chez les jeunes, les croyances politiques ont un ancrage très limité en dehors de quelques militants qui trouvent leur « *gombo dedans* », de quoi « bouffer ». Aucun chef d'Etat n'a eu dans l'histoire de ce pays de légitimité incontestable.

Le brouillage politique provoqué par les multiples prises de pouvoir depuis 1993, l'absence de légitimité des forces en présence qui ne se sont jamais mesurées aux urnes, la difficile lecture des programmes de partis, le gel identitaire, ont provoqué un sentiment d'injustice. Un peuple non compté est un peuple insignifiant, sur lequel les exactions, la loi du plus fort, s'exercent facilement à l'instar des Jeunes Patriotes, une minorité à qui on donne un peu d'argent, de quoi manger pour aller défiler, piller. Ils n'ont aucune représentation légale, peu de convictions profondes, et surtout, leur culture – comme celle d'une partie de la société – repose sur un rapport au monde qui ne sépare pas les faits de leur interprétation. Un terreau favorable aux gloires sans fondement et à l'héroïsation style *gangsta*, mais aussi aux rumeurs, aux mensonges jamais soumis à l'esprit critique guère présent dans l'éducation des enfants. Dans la vie de tous les jours, médisances porteuses de honte, attaques en sorcellerie, forment un fond de violences -petites et grandes- dont les jeunes souffrent, et qu'ils rejettent même s'ils y participent. Ils opposent l'Etat de droit à l'arbitraire de la sorcellerie, mais aussi à la violence despotique de la police, des nantis, tout en prêtant une attention fébrile à la circulation des mots qui peuvent détruire : les mots de la sorcellerie, les mots politiques, les mots des commérages.

Dans ce contexte, il suffit de dire que les étrangers sont des ennemis pour qu'ils le deviennent effectivement. Ce genre de manipulation se pratique dans n'importe quel « camp ». Après les élections de 2000, il y a eu une marche du RDR à la suite de laquelle des Patriotes sont allés essayer de déloger Ouattara et ils ont abîmé des mosquées, des musulmans s'en sont pris immédiatement à des églises. Quand Wad a accusé Gbagbo de réserver un sort délétère aux Burkinabés, les boutiques des Sénégalais du Plateau ont été attaquées le lendemain.

Durant les événements de novembre 2004, des femmes blanches ont

été violées, des hommes mutilés. Actes dramatiquement nouveaux. Les viols de deux femmes françaises âgées de 68 ans et 75 ans , par exemple, est une monstrueuse transgression : c'est à la fois le viol d'une mère et le viol d'une étrangère, deux figures à qui l'on doit protection. Les doigts coupés de cette Ivoirienne parce qu'elle était mariée avec un Français relève de la barbarie et d'une gratuité dissonante. Ces actes entrent dans la compétition de la domination, mais par le pire.

Un cran important a été franchi depuis les **manifestations** de janvier 2003 qui mettaient aussi les Patriotes dans la rue : d'une attaque anti-française pour marquer le refus des accords des Marcoussis, on est passé aux mensonges haineux dans les médias. La télévision n'a plus été plus contrôlée par des professionnels **pendant les événements de novembre 2004** , c'est devenu une sorte de plateau ouvert à n'importe quel porteur de message anti français relayé par les journalistes. Les barrières entre les rumeurs de la rue et l'information ont disparu. Cela a **provoqué** immédiatement des réactions animales guidée par la loi du Talion dans une volonté de « corps à corps ».

Une lecture rapide de ces réponses rapides incite à des interprétations tribalistes, culturalistes. Pourtant les réseaux ethniques laissent de plus en plus place à des relations qui se créent à partir du voisinage ou de relais de connaissances dans tel ou tel domaine.

Pourquoi dès qu'il s'agit d'Afrique, seules les bannières ethniques ou religieuses sont-elles brandies ? Quand la presse internationale reprend ces désignations sans critique, elle entérine cette idée de camps géographiques, d'ennemis tribaux, au lieu de placer le débat sur le plan politique en situant les vrais intérêts en jeu, le nombre de personnes concernées, les franges inévitables du banditisme... Et surtout en ne donnant jamais la parole aux invisibles, ceux qui ne sont pas dans la rue ou devant les caméras, elle réduit le pays hors de tout regard contradictoire. La Côte d'Ivoire n'est pas l'addition de la Présidence, des Patriotes, des rebelles et des Français sur le départ. C'est précisément derrière les murs, que d'autres inscriptions dans le champ politique se font aussi par millions, dans l'attente patiente d'hypothétiques sauveurs à travers des discussions secrètes et enflammées. **La visibilité est souvent liée aux réseaux du locataire du poste présidentiel et aux porteurs d'AK 47 prêts aux coups d'Etat.** Le devant de la scène

est occupé par des minorités opposées donnant au reste l'impression d'un rapt. Le tout provoque des haines **centripètes** loin de tout débat public. La notion d'intérêt général étant peu partagée, l'engagement reste labile, éphémère. Il faut d'abord manger, *sortir du darkness*. Aujourd'hui, les Patriotes s'acharnent contre les Français, demain cela pourra être contre des dits « Dioulas » ou les dits « Youroubas », après demain, ils peuvent se réconcilier avec les mêmes Français. Le jour où il n'y a plus de contrepartie en saccage, en argent, en boisson, en nourriture, la foi la plus ardente se dissipe vite.

*

Le mouvement *nushi* est né du désir de sortir d'une Afrique synonyme d'ennui, de durée figée, de répétitions, d'absence de progression personnelle, de hiérarchies sclérosées, d'ignorance. On essaye d'atteindre la liberté par mues successives, hors de la famille, hors des contraintes du groupe, on la rêve outre mer. Mais tout système qui s'offre comme échappatoire ou force émancipatrice finit par se refermer sur ses propres contraintes, ses inégalités: même à l'intérieur de la communauté des jeunes, les plus forts gagnent, les plus faibles subissent. La frustration engendrée par le sentiment d'injustice explique cette projection finalement assujettissante de soi car sans répit dans la compétition des regards, dans l'économie du paraître et de la honte. Mais le refus de l'injustice, c'est le refus de l'insignifiance, c'est le refus d'être en butte à n'importe quelle exaction sans appel. A l'intérieur de cette spirale ascendante et descendante, le glissement peut se faire vers le terrain politique. Canalisé sur des podiums intelligents, le besoin de se dire autrement pourrait devenir une force, mais sur des podiums propagandistes qui jouent sur la surenchère haineuse, morbide, cela mène à la barbarie.

Sous l'évidente volonté de puissance et derrière tout ce bruit, au fond les jeunes cherchent selon leur formule *les choses normales qu'un homme normal doit avoir*, trouver une place, une identité dans une société où ils ont peu de reconnaissance et pas de voix. La fierté de ce qu'ils sont est aussi forte que son dégoût, c'est ce qui explique la versatilité, l'ambivalence de leurs comportements qui rendent quasiment nulle la perspective d'une guerre de longue durée en Côte d'Ivoire. D'autant que le foisonnement religieux et le brassage ethnique constituent

la nature et la force de ce pays, de ce point de vue, très avance sur notre temps.